

# Contester le système

---

## tout en l'utilisant



# Contester le système tout en l'utilisant

---

## Le double jeu des classes moyennes

Alain Accardo

*Le Monde Diplomatique*, décembre 2002

C'est un lieu commun de la politologie sondomaniaque de considérer que « la France veut être gouvernée au centre » et que les batailles pour le pouvoir, comme en football, se gagnent ou se perdent en « milieu de terrain ». En termes plus sociologiques, ce constat revient à souligner l'importance prise par ce qu'il est convenu d'appeler les « classes moyennes ». Laissant aux experts le soin de débattre sur les contours exacts de cette énorme nébuleuse (où l'on range aussi bien des employés prolétarisés que des cadres embourgeoisés, des salariés modestes et des petits patrons, des travailleurs sociaux et des universitaires), soulignons ici que la notion de « moyenne » appliquée à ces populations doit être entendue plus encore que dans son sens locatif habituel, désignant un ensemble de positions intermédiaires dans le continuum social dans un sens « dynamique » renvoyant aux tensions contradictoires qui travaillent en permanence cet ensemble hétérogène, à l'intérieur du processus de « moyennisation ».

En d'autres termes, on ne peut pas définir les classes moyennes en se contentant de les situer quelque part sur la rampe qui va du bas de l'édifice social, où des classes populaires vivent péniblement leur vie de laissées-pour-compte, aux étages supérieurs, où des oligarchies de nantis gouvernent à leur guise et jettent l'argent par les fenêtres.

Du fait que les différentes fractions des classes moyennes occupent des positions plus ou moins éloignées des deux pôles, positif et négatif, de l'accumulation capitaliste et de la domination sociale, leur socialisation dans cet entre-deux soumis à une double gravitation entraîne une

structuration caractéristique de la personnalité chez leurs membres. Ceux-ci, en effet, quelle que soit leur position dans cet espace, doivent constamment se définir par leur double rapport à ceux du dessus et à ceux du dessous. Dominants-dominés et dominés-dominants, ils ne cessent de proclamer, telle la chauve-souris de la fable : « Je suis oiseau, voyez mes ailes ; je suis souris, vivent les rats ! »

D'où le caractère fondamentalement équivoque, ambivalent, comme dirait la psychanalyse, de leurs rapports avec la bourgeoisie, d'une part, et avec les classes populaires, d'autre part. Dans les deux cas, on peut observer un rapport contrasté d'attraction/répulsion qui se manifeste dans des stratégies compliquées d'alliance ou d'opposition avec le « bourge » et avec le « prole ».

C'est ainsi que les membres des classes moyennes, souvent issus des classes populaires, ou redoutant d'y plonger, sont tiraillés entre l'inclination à une rupture distinctive irréversible avec la masse indistincte et la tendance à la solidarité et à la compassion envers les petites gens, parfois si proches. La composition de ces deux tendances spontanées engendre nombre de pratiques de condescendance qui consistent à se pencher avec bienveillance sur le sort des « gens du peuple » pour les instruire, les animer, les insérer, les soigner, les conseiller, s'en faire les porte-parole, en particulier au plan politique, et utiliser à son profit le crédit de l'alliance avec les plus dominés dans la compétition avec les plus dominants.

On observe la même ambivalence dans le rapport à la bourgeoisie. Celle-ci fascine littéralement les classes moyennes, qui rêvent d'accéder à l'art de vivre grand-bourgeois, tel qu'elles le fantasment. Mais, faute d'en avoir les moyens effectifs, les petits-bourgeois vivent souvent la relation à leur modèle sur le mode bovarysant du dépit amoureux qui, en réponse à la morgue et à la condescendance des puissants, peut se transformer en ressentiment agressif, voire autopunitif.

D'une façon plus générale, l'ambivalence des classes moyennes est à la racine de leur rapport au monde social existant. Elles tirent de celui-ci tous les bénéfices et privilèges dont elles jouissent, et peut-être plus encore que les bénéfices réels, forcément limités, provenant de la relative redistribution des biens matériels et symboliques, l'espoir de bénéfices futurs liés à leur possible promotion ou à celle de leurs enfants.

En même temps, les petits-bourgeois qui aspirent à entrer en grande bourgeoisie ne cessent de buter de mille façons sur les obstacles, le plus souvent insurmontables, qui s'y opposent, car la mobilité sociale, qu'on a tendance à surestimer en démocratie, n'est pas de nature à entraîner une redistribution générale des capitaux à chaque génération ni à enrayer les mécanismes de reproduction sociale.

Les classes moyennes sont donc structurellement destinées à vivre entre espérance et déception, entre enthousiasme et désenchantement, dans un système qui par nature ne peut qu'engendrer et exacerber des revendications qu'il ne peut satisfaire totalement. La logique objective de leur condition conduit les petits-bourgeois à développer deux sortes d'attentes. Les unes, proportionnées aux capitaux dont ils disposent réellement, les aspirations orthodoxes si l'on peut dire, ont toute chance de recevoir satisfaction, ce qui a pour effet de renforcer l'adhésion et d'alimenter le consensus. Les autres, les aspirations hérétiques, exorbitantes par rapport aux capitaux réels, ont toute probabilité d'être rejetées comme d'irrecevables prétentions, ce qui a pour effet d'attiser la frustration et d'alimenter la contestation.

Ce schéma de base est valable pour toutes les fractions de la petite-bourgeoisie. Selon la nature et le volume des capitaux détenus, selon leur situation actuelle et leur histoire sociale, chaque fraction et, à l'intérieur de chaque fraction, chaque catégorie et finalement chaque individu, développent alternativement ou simultanément des stratégies spécifiques inscrites dans la logique de ce double jeu dont l'objectif est de mener une existence socialement gratifiante.

Indépendamment de ces variations, il semble difficile d'imaginer que les classes moyennes, en dehors de minorités par moments plus radicales, puissent se mobiliser contre le système au point de mettre son existence en péril. La contestation, qui peut s'exprimer parfois sous une forme violente, est en général une contestation dans le système et non une contestation du système. D'où le succès que rencontrent dans ces populations les différentes variantes (de droite et de gauche) de la pensée néoréformiste, qui ont en commun de considérer que tous les aspects du fonctionnement du système peuvent être légitimement discutés, mais que le principe même de son existence doit rester en dehors des limites de la discussion légitime.

Autrement dit, les classes moyennes peuvent bien se battre pour modifier certaines règles du jeu établi, mais sans cesser de jouer le jeu, dont elles n'imaginent même pas qu'il puisse s'interrompre, tant leur intégration au système est consubstantielle à leur être social. Les dissensions sur les règles du jeu entraînent parfois, dans la fièvre des combats, des affrontements spectaculaires qui peuvent faire illusion sur la nature et la force des oppositions.

Mais la dissension n'est pas la dissidence et, moyennant quelques concessions arrachées aux dominants, tout finit par rentrer dans l'ordre. Les classes possédantes et dirigeantes ont depuis longtemps appris à gérer les soubresauts et les ruades des populations qu'elles ont attelées au char de leur domination. Elles savent non seulement manier la carotte et le bâton, mais aussi mettre en œuvre, quand la situation l'exige, des stratégies d'union sacrée qui, sous couvert de défense des valeurs universelles, rangent les classes moyennes sous la bannière de l'ordre établi, qu'il importe de protéger contre un ennemi décrété barbare et archaïque. Désormais, elles savent même le faire à l'échelle internationale, sous une bannière étoilée de préférence.

Toutefois, il serait impossible aux dominants d'instaurer leur hégémonie sans la collaboration complaisante et diversement intéressée des différentes fractions des classes moyennes, et singulièrement des corporations assurant des fonctions d'encadrement, de direction, de formation et information, etc., obligées de servir pour se servir.

Il faut insister sur cet aspect des choses, et particulièrement sur le fait que, en accomplissant ce travail de maintien de l'ordre symbolique indispensable au règne des puissants, les cadres et autres auxiliaires de la domination parviennent à se convaincre qu'ils défendent vraiment des valeurs universelles de liberté, de justice et d'humanité. Ils n'ont pas, sauf cas particulier de cynisme, le sentiment, ni a fortiori la volonté, de servir un système d'exploitation, d'oppression et de corruption puisque à leurs yeux ce système, pour autant qu'il fasse l'objet d'une réflexion explicite, est globalement bénéfique, conformément au credo du catéchisme néolibéral dont ils sont imprégnés.

Comme l'ensemble des classes moyennes, conditionnées dans et par le système lui-même, ils n'arrivent pas à en concevoir clairement la nature. Leurs propres investissements dans le système font écran à sa perception objective. Ils ne peuvent le percevoir qu'à travers les clichés enchanteurs qui servent à euphémiser l'impitoyable concurrence sociale et le règne inique de la force.

Précisément, ce qui fait la force de l'ordre établi, c'est qu'il n'est pas seulement établi à l'extérieur des individus, mais qu'il est installé en même temps dans leur tête, dans leurs tripes, inviscéré, incorporé, devenu chair et sang, conscience et surtout inconscient. De sorte que, pour le servir, il n'est pas nécessaire d'y réfléchir expressément, il suffit au contraire de se laisser porter par la spontanéité de ses habitudes et la logique de ses investissements.

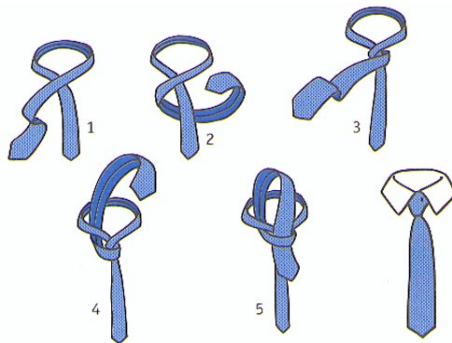
Ce qui demande un effort pénible, ce n'est pas de penser dans et avec la logique du système, mais de penser contre, c'est-à-dire contre ses propres conditionnements. Un tel travail de socioanalyse est assez difficile à effectuer. Peu de gens l'entreprennent et parmi ceux qui l'entreprennent, peu ont la constance de le poursuivre. Sans doute parce qu'il change peu ou prou la vie de l'intéressé, en dérangeant les petits accommodements passés avec le monde.

En tout cas, cette hypothèse a toute probabilité d'être vérifiée dans les classes moyennes, dont les membres à la fois aiment leur destin social pour ce qu'il leur procure et le détestent pour tout ce dont il les frustré (et ce par quoi ils se sentent le plus frustrés, ce n'est peut-être pas, contrairement à une idée reçue, de ne pouvoir consommer plus, mais de se savoir confusément voués à une indépassable médiocrité).

Quoi qu'il en soit, la plupart se contentent de penser leurs expériences en particulier et le monde en général au moindre coût intellectuel et affectif, au moyen d'une panoplie idéologique de mythes et de lieux communs sans cesse revivifiés et réactualisés par des médias assez représentatifs, dans l'ensemble, de l'ahurissant bricolage intellectuel, à la fois hétéroclite et paresseux, qui caractérise la culture des classes moyennes et qui fait d'elles les comparses et les victimes de toutes les impostures.

La culture des classes moyennes, dont la presse, quotidienne et magazine, se repaît tout en la thématisant, fournit une espèce de prêt-à-penser témoignant en fait de la démission d'une pensée qui prend acte de ce que le monde est devenu, comme si l'histoire avait atteint son stade terminal et qu'il n'y avait plus rien d'autre à faire qu'à aménager et gérer l'existant, ici et maintenant, le plus esthétiquement possible. La vacuité théorique et l'indigence philosophique de la vision médiatique de l'histoire n'ont d'égaux que celles de la vision de l'établissement politique en général.

Ce qu'expriment tous ces porte-parole, ce n'est rien d'autre que leur inconscient social ou, si l'on préfère, « l'esprit du système » qui les possède, qui pense en eux et parle par leur bouche. Il est sûr qu'avec de tels chamans les classes moyennes ne sont guère menacées d'extralucidité ni d'hérésie. Non plus que d'un désir inconsidéré de changer vraiment les choses.



# Changer le monde et se changer

---

Entretien avec Alain Accardo

*Le Passant ordinaire* n°40-41, mai 2002, [www.passant-ordinaire.com](http://www.passant-ordinaire.com)

Propos recueillis par Jean-Marie Harribey

**Le Passant Ordinaire : Alain Accardo, votre livre *De notre servitude involontaire*<sup>1</sup> est une lettre à vos camarades de gauche dans laquelle vous commencez par réfuter l'idée que le capitalisme se définirait par ses seules structures économiques qui s'imposeraient aux individus de l'extérieur d'eux-mêmes. Pouvez-vous nous dire en quoi le capitalisme tire sa force « du dedans » de nous-mêmes ?**

Alain Accardo : A cette question, on peut donner une réponse générale d'abord, valable pour tous les types d'organisation sociale. Dans la société capitaliste, comme dans n'importe quelle autre, l'ordre social repose fondamentalement et nécessairement sur deux piliers, comme dirait Maurice Godelier : un pilier objectif, celui de la force et des contraintes de toute nature qui s'exercent de l'extérieur sur les agents sociaux, et un pilier subjectif, celui du consentement personnel qui s'enracine dans la psychologie de chacun, au plus intime de son intériorité.

S'agissant du capitalisme actuel, on peut ajouter une réponse plus spécifique : la socialisation des individus dans une société où tout est marchandise et où l'argent est roi tend à façonner un homo oeconomicus porteur de propriétés matérielles et psychologiques – par exemple un certain esprit de lucre et de jouissance – qui l'inclinent spontanément à se soumettre à la domination du capital économique, à la trouver normale et à y participer, par exemple (un exemple entre mille) en confiant son épargne à sa banque pour que celle-ci spéculé en son nom et lui serve les intérêts de cette spéculation financière ; spéculation que par ailleurs il condamne peut-être quand elle est le fait des grands investisseurs et des multinationales.



Si la personne qui consomme les « produits financiers » que lui vend sa banque est un homme ou une femme « de gauche », se disant « hostile à la domination du capital », faut-il voir dans la contradiction entre ses actes et ses convictions proclamées une marque de cynisme, ou de tartuferie ? Pas nécessairement. Ce qui est à incriminer, c'est la pédagogie diffuse et institutionnalisée du système qui a façonné cette personne, qui a structuré chez elle son entendement et son affectivité de telle sorte qu'elle est capable de percevoir, penser, ressentir certaines choses et qu'elle reste aveugle et insensible à d'autres choses. Chaque formation sociale se fabrique les types d'humains dont elle a besoin pour fonctionner et durer.

**Si nous participons à notre propre servitude, pourquoi n'avoir pas intitulé votre livre « De notre servitude volontaire », d'autant que vous écrivez que « pour la longévité d'un système, il faut que ceux qui le font fonctionner soient disposés à le faire de leur plein gré, au moins pour l'essentiel » ? Si vous dites qu'elle est involontaire et donc inconsciente, y a-t-il quelque chance pour que les peuples puissent prendre en charge leur destin ?**

Je pose en principe que les agents sociaux font ce qu'ils font, de la manière dont ils le font, pour des raisons qui en grande partie leur échappent. De même, en bonne science sociale, il faut postuler qu'en règle générale les agents sociaux sont sincères, qu'ils ne font pas ce qu'ils font par duplicité mais parce qu'ils y croient même si, croyant cela, ils se mettent en contradiction avec d'autres croyances qui les font fonctionner autrement, à un autre moment, dans un autre champ.

L'adhésion et la soumission à l'ordre établi peuvent être volontaires, être l'effet d'une décision réfléchie et d'une intention expresse. Je ne ferai pas à Alain Madelin ou à Dominique Strauss-Kahn l'injure de penser que leur adhésion – chacun avec sa nuance respective – à l'ordre capitaliste n'est pas de leur part une démarche en grande partie volontaire et mûrement délibérée. Mais un système social peut se passer de ce type d'adhésion. On peut même dire qu'au contraire, plus les sujets soumis à l'ordre établi sont analphabètes en science économique, politique et sociale, c'est-à-dire moins ils sont armés intellectuellement pour réfléchir et analyser leur propre démarche, et plus il y a de probabilités que celle-ci aille spontanément dans le sens de la soumission, de l'acceptation en profondeur du système, même si momentanément, ponctuellement, en fonction de certains intérêts immédiats, l'individu peut être conduit à contester et à s'opposer comme par exemple tendent à le faire

de plus en plus de jeunes dans l'entreprise ou dans l'école, sans que cela puisse être rattaché à quelque projet collectif de changement social que ce soit.

Nous accordons toujours beaucoup plus au système que nous ne lui refusons. Parce que le système a les moyens de nous extorquer notre assentiment sans même que nous y prenions garde. Pour la raison essentielle que nous lui sommes accordés en profondeur, structurellement et que la logique de son fonctionnement est inscrite en nous sous une forme pratique d'abord, sous forme de dispositions, de tendances, d'automatismes qui nous poussent à agir, concevoir, sentir, comme nous le faisons, de façon compatible et connivente avec le système, sans avoir besoin d'y réfléchir expressément. Il faut beaucoup de temps et de travail d'autoanalyse pour prendre clairement conscience de l'infinité des liens par lesquels nous sommes liés au monde qui nous a façonnés à notre insu même. Ce travail de socioanalyse est difficile parce que, pour l'opérer, il faut peu ou prou et mieux vaut prou que peu, pouvoir accéder, en y étant socialement aidé et encouragé, à des outils de pensée comme ceux que forgent l'analyse scientifique et la réflexion philosophique, des instruments qui permettent de rendre visible ce qui est caché, et d'explicitier l'implicite. Reste que cet effort individuel et collectif est indispensable. Les idées justes et vraies ne sont pas libératrices par leur seule vertu intrinsèque, mais il n'y a pas de combat libérateur efficace qui puisse se passer de recourir aux lumières. A cet égard, la sociologie de la domination, qui met en évidence des mécanismes fonctionnant d'autant mieux qu'ils sont plus cachés, apporte une contribution essentielle à la critique sociale, en enseignant aux agents sociaux que ce qui a été construit par certaines conditions sociales peut être transformé par d'autres conditions sociales : ce qui est le contraire d'une attitude de résignation fataliste.

**Le système serait capable à vos yeux d'extorquer le consentement de ses victimes « en échange de certaines satisfactions au plan du confort matériel et de l'espérance de réussite sociale ». Ces victimes consentantes seraient les classes moyennes qui constitueraient « la composante essentielle de la population des démocraties occidentales ». En termes sociologiques, que sont ces classes moyennes, où sont-elles et comment peuvent-elles être majoritaires dans la mesure où, dans un pays comme la France, les ouvriers et les employés représentent à eux seuls 60% de la population active ? De plus, la période récente n'a-t-elle pas plutôt vu un appauvrissement relatif des couches populaires et même des catégories intermédiaires ?**

On peut débattre à perte de vue sur les contours exacts de cette nébuleuse que forment les « classes moyennes ». S'agissant d'apprécier leur importance dans une société comme la nôtre, je ne crois pas qu'on puisse l'appréhender exclusivement ni même essentiellement en termes d'effectifs et de pourcentages, surtout s'ils sont établis à partir de variables telles que les CSP codifiées par l'INSEE.

Au demeurant, cette dimension n'est pas la plus importante. Il me paraît plus pertinent de remarquer que l'un des aspects majeurs du changement social dans la France contemporaine a été le processus de « moyennisation » des populations activé puissamment par la croissance des « trente glorieuses ». De même que la « prolétarianisation » des populations rurales par l'industrialisation et la massification urbaine a fait surgir précédemment dans le paysage sociologique le « prolétariat », un acteur historique de première importance, exerçant au-delà même de sa propre population une grande influence dans les nouveaux rapports de forces entre classes sociales au XIXe siècle et dans la première moitié du XXe (on se souvient de ce qu'en disait Sartre dans sa préface à la Critique de la raison dialectique), de même la « moyennisation » a fait des classes moyennes (qui existaient déjà, bien sûr) un acteur de premier plan exerçant, bien au-delà de ses propres effectifs, du reste en considérable augmentation, une influence caractéristique sur le corps social, y compris sur les classes populaires qui rêvent désormais de petite-bourgeoisie, même quand elles ne peuvent en payer le droit d'entrée.

Ajoutons que les classes moyennes, par la culture spécifique de ses fractions les plus « distinguées » (intellectuels, artistes, cadres, etc.), ont apporté au système capitaliste, qui en manquait furieusement, le « supplément d'âme », la touche spirituelle et le vernis humaniste, dont il avait besoin. Il s'agit d'un phénomène extrêmement complexe qui doit se décrire en termes non pas tant quantitatifs que qualitatifs, en termes de rapport au monde et à soi-même, de vision de la réalité, de style de vie et de sens de la vie.

Ne pouvant ici caractériser plus précisément cet univers social, mais ayant eu l'occasion de le faire un peu plus longuement dans un article qui paraîtra prochainement dans *Le Monde Diplomatique*, je me permets de renvoyer à la lecture de cet article. C'est de ce point de vue qu'on peut affirmer, selon moi, que les classes moyennes sont sociologiquement une composante essentielle de notre société. Pour le meilleur et pour le pire.

**Vous fustigez cet hédonisme épouvantable qui a gagné tous les esprits. Pensez-vous que la frugalité pourrait devenir une valeur alternative si l'on veut promouvoir un autre type de développement moins gaspilleur, plus économe, plus soutenable ?**

Outre que le terme de « frugalité » renvoie essentiellement au régime alimentaire, il connote aussi le caractère plutôt spartiate d'un tel régime. Bien sûr, dans une société comme la nôtre où les excès alimentaires sont devenus proprement la cause de pathologies variées et socialement très coûteuses, on est en droit de se dire qu'un peu plus de frugalité à table aurait certainement des effets bénéfiques sur la santé physique et morale des gens. Mais, au-delà des méfaits de la goinfrerie, ce qui me paraît devoir être dénoncé dans le style de vie désormais dominant, c'est son hédonisme, c'est-à-dire le fait qu'il subordonne toute l'existence à la recherche inconditionnelle du plaisir sensible, forme la plus tyrannique du plaisir parce que la plus évanescence et la moins spiritualisée.

Dans cette logique, tout effort tend à devenir insupportable contrainte, toute limitation tend à être ressentie comme une mutilation et les fluctuations capricieuses du désir personnel tendent à devenir la norme de toute action. Sans tomber dans le moralisme « chiant », il est permis de rappeler, comme l'ont souligné depuis longtemps tous les bons esprits qui se sont intéressés à la question morale, que faire le bien, ce n'est pas nécessairement faire ce qui me serait personnellement le plus agréable sur le moment. Comme l'a montré Elias, entre autres, la capacité de s'autocontraindre, de s'obliger à, de s'autodiscipliner, de résister à l'empirement pulsionnel, est la marque d'un haut degré de civilisation. Contrairement à une idée très reçue aujourd'hui, le laxisme des pratiques actuelles, loin de manifester un progrès des individus dans l'ordre de la libération personnelle, est plutôt une manifestation de régression à un stade de moindre évolution. Le manque de tenue et de retenue, au sens de Benda, est devenu dans tous les domaines un des plus sûrs symptômes de la décomposition sociale et de l'aliénation ultra individualiste par le système.

**Est-ce que vous esquissez par là une critique de l'esprit mai 68 ?**

Du moins de l'esprit 68 dans ce qu'il a eu d'abusif et de mystificateur. Il s'agit non pas de condamner par principe tout ce qui relève d'une démarche libertaire, car elle tourne les forces des individus vers la recherche d'une plus

grande liberté, ce dont on ne peut que se féliciter, mais de ne pas perdre de vue – ce que l'on sait depuis longtemps – que cette démarche, poussée jusqu'à l'ultra individualisme ouvre la porte à la négation de la liberté.

Ce que ne voient pas toujours la plupart des gens, c'est que la dictature du plaisir des sens est en relation circulaire avec l'exigence capitaliste de la marchandisation généralisée. L'offre et la demande sur le marché du plaisir à tout prix s'entretiennent réciproquement, insatiablement. Mais le degré d'aliénation est désormais tel que le simple fait de critiquer cet aspect des choses, dans le climat du politiquement correct, est perçu paradoxalement comme une menace à la « liberté » de chacun de « s'éclater », « prendre son pied », « jouir comme une bête », etc. Il faudrait peut-être se préoccuper de réapprendre à jouir comme un humain, car le capitalisme sait parfaitement tenir la bête en laisse tout en excitant ses appétits.

**Vous affirmez qu'il faut « changer le monde et se changer ». Mais en insistant sur le caractère moral du changement à opérer, ne craignez-vous pas que l'on glisse de la nécessité du combat politique collectif à une révolution silencieuse individuelle ? La morale ne relève-t-elle pas de l'ordre du social ? Peut-on la confiner à l'espace individuel ? Philosophiquement et épistémologiquement, l'articulation entre le social et l'individuel s'apparente souvent à un exercice d'équilibre de haute voltige. Considérez-vous que la position matérialiste soit dépassée ou bien que la nouvelle figure du matérialisme intègre « l'incorporation » des représentations idéologiques ?**

J'ai souligné dans mon livre que le nécessaire travail de réforme morale non seulement ne s'oppose pas à l'engagement dans les luttes politiques, économiques et sociales visant à changer le monde qui nous environne et qui est celui de la mondialisation capitaliste, mais encore qu'il en est partie intégrante. Il est la dimension qui manque à ces luttes, lesquelles, à force de reléguer la question morale dans la sphère du « privé », dans l'ordre de la croyance personnelle et de l'opinion strictement individuelle, ont fini par rabattre la revendication de changement social au niveau d'un slogan consumériste. A mes yeux, l'articulation entre le social et l'individuel n'est un exercice difficile que si l'on conserve, consciemment ou inconsciemment, une forme ou une autre de dualisme ontologique au plan de la pensée anthropologique.

Du point de vue d'une anthropologie matérialiste, telle qu'elle s'exprime explicitement chez un Marx, un Elias, un Bourdieu et implicitement chez la plupart des grands sociologues, le collectif et l'individuel ne sont que les deux dimensions d'une seule et même réalité. Le social se présente toujours sous sa double forme d'« histoire faite choses » et d'« histoire faite corps » pour parler en termes bourdieusiens. Si l'on abandonne cette vision matérialiste de l'homme, par cette brèche s'engouffrent toutes les difficultés dans lesquelles la philosophie pendant des siècles n'a cessé de se débattre pour essayer de concilier l'âme et le corps, le spirituel et le matériel, le sujet et l'objet, la société et l'individu. Mais quand on veut changer le monde, on doit prendre conscience qu'il faut opérer des changements partout où est le monde et que le monde est partout, c'est-à-dire à l'extérieur de soi et au-dedans de soi.

**La sociologie de la domination peut-elle nous aider à comprendre pourquoi les plus dominés, les plus exploités votent pour leurs maîtres, voire leurs pires ennemis ? Quelle interprétation donnez-vous du premier tour de l'élection présidentielle ?**

Une sociologie de la domination, comme celle développée par Bourdieu, met en lumière le fait fondamental que les rapports sociaux de domination sont inséparablement des rapports de force et des rapports de sens. Pour qu'une domination soit durable, il faut qu'aux yeux des dominés, les dominants, qui disposent de tous les capitaux qui font leur force, disposent aussi de ce type de capital symbolique que leur amassent la confiance et la reconnaissance par les dominés de leur excellence et de leur générosité. La force brute du dominant doit être redoublée par le sens positif que le dominé confère au rapport de domination. Le terme de légitimité résume cette alchimie qui transmute la force en droit et le droit en force. Même si la soumission des dominés a tendance à prendre une teinture de religiosité et de fétichisme piétiste, les dominants doivent se garder de penser que leur capital symbolique leur est acquis de façon définitive et qu'ils peuvent se permettre de négliger impunément les intérêts de leurs fidèles. Il y a toujours un hérétique qui sommeille chez tout croyant et il ne faut pas lui donner des raisons de se réveiller. Dans l'Histoire, on a vu constamment les peuples brûler le lendemain ce que la veille encore ils adoraient. La « gauche plurielle », à force d'être si peu plurielle et si peu de gauche, vient d'en faire l'amère expérience.

# Un appel à résister

---

La pensée de Karl Kraus

Alain Accardo

*Le Monde Diplomatique*, août 2005

Ceux qui auront l'occasion de se plonger dans la lecture des *Derniers Jours de l'humanité* et de *Troisième nuit de Walpurgis*, deux ouvrages majeurs de Karl Kraus (1874-1936) publiés récemment<sup>1</sup>, partageront sans doute le jugement que le philosophe Jacques Bouveresse porte sur l'œuvre du satiriste autrichien : « *Peu d'auteurs sont susceptibles de nous apporter une aide aussi précieuse dans les combats que nous avons à mener aujourd'hui.* »

Aucune introduction à la lecture de ces ouvrages ne peut mieux que la préface de Bouveresse à *Troisième nuit de Walpurgis* aider les lecteurs à comprendre exactement ce que fut le rapport de Kraus à la société de son époque, et plus précisément le sens et la portée exacts de l'incomparable satire qu'il en donne. Ces ouvrages, élaborés quasiment « à chaud », dans un esprit militant, l'un dans le contexte de la première guerre mondiale pour stigmatiser la guerre et le bellicisme, l'autre dans le contexte de la montée du nazisme en Allemagne et en Autriche pour en dénoncer la folie criminelle, ont encore quelque chose d'important à dire aux Européens de ce début de XXI<sup>e</sup> siècle célébré à l'envi comme une « ère de paix, de prospérité et de liberté pour tous ».

Justement, une démarche dont on pourrait dire qu'elle est d'inspiration krausienne consisterait à dénoncer le règne du faux-semblant généralisé dans lequel sont installées les puissances occidentales. Contrairement aux apparences, ce monde « développé » moderne ne connaît ni la paix, ni la prospérité, ni la liberté pour tous, sinon en trompe-l'œil comme privilèges de

---

<sup>1</sup> Karl Kraus, *Les Derniers Jours de l'humanité*, traduit de l'allemand par Jean-Louis Besson et Henri Christophe, Agone, Marseille, 2005 ; *Troisième nuit de Walpurgis*, traduit de l'allemand par Pierre Deshusses, préface de Jacques Bouveresse, Agone, 2005.

minorités dominantes, masquant une réalité fondamentalement faite de violence, d'inégalité et d'oppression. La barbarie moderne n'a pas diminué, mais elle a appris à se farder davantage.

On fera remarquer que cette dénonciation est déjà, de façon de plus en plus explicite, à la base du refus que beaucoup de gens opposent au système établi. Il n'est pas douteux, en effet, que des personnalités, voire des petits groupes militants, font preuve d'une lucidité, d'une rigueur de pensée et d'un courage intellectuel et moral qui pourraient être qualifiés de krausiens, même si ces qualités ne s'accompagnent pas nécessairement d'un égal talent de satiriste. Mais l'existence d'un courant de critique radicale ne saurait faire oublier la persistance massive de ce qui constituait la cible centrale de Kraus et qu'il désignait globalement du terme de « bêtise ». Pratiquement tous les ingrédients de l'effarante stupidité qu'il stigmatisait sans relâche dans sa revue *Die Fackel* (« Le Flambeau ») et dans ses livres sont encore agissants dans le monde actuel, et souvent se sont renforcés.

Kraus ne s'attaquait pas à une idée métaphysique de la bêtise, mais à ses manifestations et incarnations concrètes dans la société de son temps. En démontant ses multiples formes environnantes, il en dégagait des aspects essentiels, parfaitement reconnaissables à notre époque encore, dont le trait commun est l'incapacité d'analyser rationnellement la réalité et d'en tirer les conséquences. La doctrine hitlérienne, par exemple, était pour Kraus un fatras d'insanités idéologiques et de mensonges éhontés qui n'auraient su résister à un examen de la saine raison. Mais ce qui rendait ce délire irrésistible, dans l'Allemagne des années 1930, c'est que les nazis étaient passés maîtres dans l'art de soumettre l'intellect aux affects, de rationaliser des émotions viscérales, de « *faire passer la bêtise, qui a remplacé la raison, pour de la raison, de transformer l'impair en effet, bref dans ce que l'on appelait autrefois : abrutir* ». Cette entreprise de « *crétinisation caractérisée* », commente de son côté Jacques Bouveresse, a eu pour résultat de faire « *perdre tout sens de la réalité, aussi bien naturelle que morale* », aux individus soumis en permanence au pilonnage de la propagande.

C'est très exactement l'état dans lequel la propagande, telle qu'elle est actuellement développée, systématisée et « euphémisée » sous les espèces de la « communication » et de l'« information », tend à mettre les populations, au bénéfice des grands exacteurs de l'ordre établi. L'honnêteté oblige à dire qu'aujourd'hui comme hier, et peut-être plus encore, le processus



d'abrutissement par l'évacuation de la réflexion critique, par le martèlement des slogans exaltant le vécu immédiat, le pulsionnel et le fusionnel, par la réduction du langage au boniment publicitaire et par l'appauvrissement intellectuel qui l'accompagne, a pénétré profondément l'ensemble de la culture et de la vie sociale et provoqué de terribles dégâts.

Lorsque le discours public ne sert plus qu'à masquer le vide de la pensée, à proférer avec aplomb des arguments spécieux ou controuvés, à habiller d'une apparence de bon sens le déni de toute logique rationnelle, à rendre admirables et honorables des actes ou des idées ignobles et méprisables, lorsque parler et écrire ne sont plus, pour beaucoup, que des moyens, non pas de chercher vérité et justice, mais de séduire et de mentir aux autres comme à soi-même, bref quand le langage n'est plus que le véhicule d'une manipulation démagogique et un instrument de domination parmi d'autres, mis au service des puissants par des doxosophes<sup>2</sup> de tous acabits, alors c'est une tâche primordiale pour ceux qui savent encore ce que parler veut dire et refusent de s'en laisser conter de mettre méthodiquement en lumière, comme faisait Kraus, le fonctionnement de la machine à abêtir.

Si Kraus pourfendait la bêtise sous toutes ses formes, ce n'était pas tant la bêtise puérite et honnête, si l'on peut dire, celle des esprits simples, que celle des intelligents, la bêtise chic et distinguée, instruite et éloquente, spécialement chez ceux des intellectuels qui utilisent la culture et le raisonnement pour rendre acceptable, par eux-mêmes et par les autres, la démission intéressée de l'entendement en face de certaines situations réelles. Ainsi, pour n'en donner qu'un exemple particulièrement significatif, Kraus fustigeait-il « *ces hommes de main qui font dans la transcendance et proposent dans les universités et les revues de faire de la philosophie allemande une école préparatoire aux idées de Hitler* ».

Parmi eux, il s'en prenait particulièrement à Heidegger, dont les nazis avaient fait un recteur de l'Université et qui « *align(ait) ses fumeuses idées bleues sur les brunes* » en appelant ses étudiants au culte du Führer et au « *service militaire de l'esprit* ». Sans aucun égard pour la réputation de philosophe éminent que s'était acquise Heidegger, Kraus décocha ce trait, qui n'était pas chez lui simple banderille : « *J'ai toujours su qu'un savetier de Bohême est plus proche du sens de la vie qu'un penseur néo-allemand.* »

---

<sup>2</sup> Doxologie : étymologiquement, prière à la gloire de Dieu. Doxosophe : personne impliquée dans le champ intellectuel et dont le fonds de commerce est la défense de la doxa (l'opinion commune et dominante).

Plus généralement, Kraus excellait à souligner l'incohérence de tous les faiseurs de démonstrations s'ingéniant à bricoler des prémisses rationnellement acceptables pour justifier des conclusions dictées d'avance par des croyances affectives et des intérêts partisans, tels que les préjugés racistes ou nationalistes, ou, davantage encore, à tourner en dérision ceux qui, abdiquant toute exigence intellectuelle, se félicitaient de faire partie des gens qui, ainsi que l'écrivait un éditorialiste, « *ont appris, comme nous, à renoncer à tout degré dans l'ordre de l'intellect pour non seulement vénérer un tel Führer mais l'aimer tout simplement* ».

Parmi les différentes catégories intellectuelles qui, de plus ou moins bonne foi, se complaisaient à prendre la nuit pour le jour, et travaillaient à croire et à faire croire que l'ordre nouveau nazi était, sinon toujours absolument irréprochable, du moins contrôlable, amendable, et donc acceptable, il y en avait deux en particulier qui fournissaient une cible de choix à Kraus : les partisans de la social-démocratie et les journalistes, chez qui cécité et surdité au réel composent une forme de bêtise proche de l'autisme.

L'aptitude des sociaux-démocrates à emboîter le pas aux nationalistes et bellicistes lors de la première guerre mondiale avait édifié Kraus sur leur inaptitude politique et morale à faire front. Où trouveraient-ils la force de résister, demandait-il, « *alors que chaque fibre de leur être incline à pactiser* » avec le monde comme il va ? Aussi ne les croyait-il pas en mesure de s'opposer à la barbarie montante. Pour Kraus, l'essence même de la « bêtise » social-démocrate, c'était le réformisme de principe, l'illusion de croire qu'on peut dîner avec le Diable, le refus systématique de l'affrontement, la volonté forcenée d'intégration, le désir éperdu d'être bienséant, de « *mener une vie bien tranquille dans une jolie petite opposition sécurisante* », et l'irréparable naïveté de penser que les bandits d'en face allaient respecter ces beaux sentiments et être assez raisonnables pour entendre raison.

Si on peut dire aujourd'hui que les partis sociaux-démocrates et ceux qu'ils influencent n'ont pas su tirer de l'expérience d'un siècle d'histoire d'autre enseignement que celui d'un acquiescement encore plus délibéré à la dictature du « réel » (ennobli de nos jours en « logique de marché »), que dire alors de l'activité de la presse et de ses journalistes, de cette « *journalille libérale* » pour laquelle Kraus éprouvait une exécration à la mesure du rôle essentiel qu'elle jouait dans l'entreprise d'abrutissement généralisé des populations ?

Une grande partie du travail de Kraus, pendant des lustres, a consisté à lire attentivement la presse de son époque et à en démonter savamment, méticuleusement, le discours, pour en montrer toute l'imposture, à partir « *de l'usage qu'elle fait du langage, de la déformation du sens et de la valeur, de la façon dont sont vidés et déshonorés tout concept et tout contenu* ». A ses yeux, le penchant naturel de la presse était de se prostituer à l'ordre établi. Il prenait soin d'ailleurs de préciser : « *Je mets la fille publique, du point de vue éthique, au-dessus de l'éditorialiste libéral et je tiens l'entremetteuse pour moins punissable que l'éditeur de journal.* »

Sa critique s'adressait alors essentiellement à la presse écrite. Il n'aurait rien à rabattre de sa sévérité aujourd'hui, bien au contraire. Tout au plus, compte tenu de l'évolution sociologique de ce secteur, de sa croissance explosive, de la concentration des titres, stations et chaînes entre les mains d'un petit nombre de groupes capitalistes, admettrait-il peut-être de faire une distinction entre la caste dirigeante et éditorialisante du monde journalistique, quasi tout entière acquise à l'économie libérale et au maintien de l'ordre idéologique, et l'armée des simples exécutants, dont beaucoup connaissent les affres de la précarité et dont quelques-uns se battent courageusement, seuls ou avec leurs syndicats, contre l'arbitraire patronal privé ou public et contre la tendance, plus prononcée que jamais, à la prostitution de la presse au pouvoir économique-politique de l'argent.

Kraus, qui est mort en 1936, n'a pu voir le règne nazi de la force s'effondrer sous l'assaut d'une force extérieure plus grande encore. Mais, bien qu'on puisse supposer dans toute posture satirique un appel à se battre, l'espoir d'être compris et le projet au moins implicite de corriger ce que l'on dénonce, il semblerait que, comme la plupart des esprits très acérés, en particulier chez les moralistes, Kraus n'ait pas été excessivement optimiste sur les dispositions de ses contemporains à faire preuve de lucidité et de courage.

Peut-être est-ce là, peut-on penser, un « travers » d'intellectuels que leur vaste culture et, de surcroît, la lecture intensive des journaux inclinent à discerner le tragique dans toute farce et la farce dans toute tragédie, et à prendre leurs distances avec les illusions communes. Il n'en reste pas moins que le cours historique des choses réserve bien des surprises. Le pire n'est pas toujours le plus probable et, s'agissant des luttes sociales, elles ne sont vraiment perdues, on le sait, que lorsqu'on se refuse à les livrer. Nous venons de l'expérimenter une fois de plus. Quand, en mai 2005, les Français ont porté le premier coup d'arrêt à l'étouffante bêtise qui croyait avoir assuré son empire en Europe.

Cette brochure regroupe deux articles et un interview du sociologue Alain Accardo.

Alain Accardo est l'auteur de *De notre servitude involontaire : lettre à mes camarades de gauche*, éditions Agone, 2001 ; *Le petit bourgeois gentilhomme, La moyennisation de la société*, éditions Labor, 2003 et de *Introduction à une sociologie critique, Lire Bourdieu*, éditions Agone, 2006.

Il est également coauteur de *Journalistes au quotidien*, éditions Le Mascaret, 1995 et de *Journalistes précaires*, éditions Le Mascaret, 2000.

**Retrouvez cette brochure et bien d'autres sur  
[www.les-renseignements-genereux.org](http://www.les-renseignements-genereux.org)**